

JOURNAL

LE « PALAIS DU PEUPLE » DE BUCAREST

Six ans sont passés depuis les événements de décembre 1989.

En Roumanie, l'offensive visant à « adapter » l'ancien régime à une forme nouvelle, maquillée, de la démocratie parlementaire se réalise, graduellement et subtilement, grâce à plusieurs procédés qui, avec le temps, peuvent passer inaperçus.

Voici quelques-uns des moyens dont les nouveaux gouvernants se servent pour imposer leur pouvoir et leur idéologie : la transformation de la « garde prétorienne » et des anciens fonctionnaires du parti en « capitalistes du système politique nouvellement instauré » ; la tentation des électeurs de mettre l'accent sur la survie et la *continuité* au lieu de rompre définitivement et radicalement avec l'ancienne dictature ; l'amnésie, volontaire mais aussi propagée hypocritement par les nouveaux gouvernants grâce à une idéologie du présent : « Voyons ce que nous pouvons faire *maintenant* », comme si la situation actuelle n'était pas la conséquence du proche passé ; des députés et des sénateurs qui n'hésitent pas à faire l'apologie du communisme et même de Ceausescu ; la réhabilitation morale et architecturale d'édifices et de palais dont la construction n'aurait pu se faire sans la destruction du patrimoine historique et spirituel, l'épuisement des ressources matérielles et des pertes en vies humaines, et qui

avaient pour seul but de glorifier « le Grand architecte » (Ceausescu).

On colporte aujourd'hui en Roumanie l'idée selon laquelle, si le « Palais du peuple » (appellation aberrante, comme si le peuple pouvait habiter un palais) a réclamé beaucoup de sacrifices, de leur côté... les pyramides d'Égypte et les grands palais d'Europe ont réclamé l'effort général d'un pays. Des voix disent : « C'est la deuxième construction après la pyramide de Chéops et l'une des cinq plus grandes du monde ! On la voit des satellites ! » Réjouissons-nous donc de l'existence du « Palais du peuple » (c'est-à-dire du palais de Ceausescu) et de l'« avenue de la Victoire du Socialisme » (rebaptisée « boulevard de l'Union ») et soyons fiers de cette grande réalisation architecturale, unique en Europe.

D'ailleurs, les réaménagements intérieurs ont commencé. On a mis en service plusieurs salles pour des réunions internationales. Quant à l'architecte du palais, Anca Petrescu, elle s'occupe à présent d'adapter le bâtiment aux besoins nouveaux. Rien d'important ne s'est passé, tout continue dans le calme, la paix et l'orgueil national.

En France, certains parlent aujourd'hui d'une « crise de l'architecture occidentale » ; on n'aurait produit depuis quelques dizaines d'années que des « ghettos de type californien », voir La Défense et d'autres sites dans les proches banlieues de Paris. Les nouvelles constructions sont presque toutes dénigrées : l'Arche de La Défense, la Pyramide du Louvre, le musée d'Or-

say, le centre commercial des Halles, etc. En l'absence d'un grand *sponsor* (empereur, roi ou dictateur), les architectes occidentaux n'auraient réalisé au cours de ce siècle que des constructions mineures, dans un style dominé par la pensée d'une société fondée sur « l'utilitarisme et le consumérisme ». Rien de grandiose, rien qui soit bâti pour l'éternité, rien qui s'inscrive dans la ligne des palais et des édifices du XIX^e siècle. Depuis Antonio Gaudi (mort en 1926), aucun architecte n'aurait eu la vision, l'inspiration ou l'inventivité nécessaires, pour concevoir un ou des édifices dépassant ceux de ses prédécesseurs. Après l'auteur de *la Sagrada Familia*, inachevée, aucun architecte n'est important, que ce soit Norman Foster, Frank O'Gheri, Ming Pei, Jean Nouvel, Bofill ou Le Corbusier.

Pleins d'espoir, les regards se dirigent vers l'Est. Oui ! Vers Bucarest, où un dictateur a réussi à bâtir en dix ans seulement ce que d'autres n'ont pas fait en un siècle : un palais (le deuxième bâtiment du monde du point de vue des dimensions) et une « voie royale » longue de dix-huit kilomètres. Aux architectes ratés de l'Occident, on peut opposer... Anca Petrescu, « la plus grande architecte d'Europe » !

Oublions les exagérations occidentales et les réhabilitations roumaines, insinuant et perfides, et voyons dans quelle mesure le palais de Ceausescu et l'avenue de la Victoire du Socialisme peuvent être classés parmi les grandes réalisations architecturales d'Europe.

Procédons pour ce faire à une analyse comparative en fonction de trois critères : socio-historique, moral, esthétique.

Des conditions historiques et sociales

Pour les Grecs et les Romains, peuples fondateurs d'une culture et d'une civilisation, l'architecture se trouvait au sommet de l'échelle des valeurs artistiques, avant même la poésie et le drame. Elle était suivie par la musique.

L'architecture, art de construire des temples et d'autres édifices (des volumes dont l'inscription dans un espace donné ne devait rien au hasard), était confiée aux architectes (gr. *arkhitekton*, de *tektôn* « ouvrier »), qui, inventeurs, ordonnateurs, créateurs de volumes, respectaient les lois de la proportion, de l'équilibre, de l'ordre, du style de l'époque, du beau et du rapport entre la dimension profane et la dimension sacrée. Chaque temple était consacré à un dieu. Il y avait « un dialogue mystérieux » entre la première pierre et le sacré.

Le choix du lieu où l'on bâtissait un temple ou une cité se faisait en fonction d'un rituel (la colline où tombait une flèche, la forêt où passait un animal), longuement expliqué par Mircea Eliade. Ce lieu devenait un « axe du monde » autour duquel gravitait toute l'existence : la matrice, le foyer primordial, l'espace habité, *la maison*. Delphes, qui ne se trouvait pas par hasard au pied du Parnasse, fut consacrée à Dionysos, puis à Apollon, qui rendait ses oracles par la bouche de la Pythie. Ainsi le Parthénon fut élevé sur les fondations d'un temple inachevé incendié par les Perses (480 av. J.C.).

La majorité des temples, des palais, des amphithéâtres, des cathédrales étaient bâtis sur les fondations d'anciens édifices, mais sans démolir des villes, des églises ou des châteaux. Pourquoi ? Parce qu'on ne pouvait pas élever « une nouvelle forme dans l'espace » par un acte de destruction profanatrice et qu'un roi

avait toujours besoin du « plaisir superbe de la nature », comme le disait Louis XIV.

Les grands édifices, comme le palais de Versailles, furent bâtis à des époques d'épanouissement économique et d'expansion territoriale, même s'il y eut aussi pendant les travaux des années de crise financière.

Les temples, les palais et les cathédrales furent construits, généralement, en plusieurs étapes, durant des dizaines d'années, pour ne pas épuiser les ressources matérielles et morales d'un pays. Ce fut le cas par exemple du Louvre, commencé sous Philippe Auguste et achevé sous Napoléon III.

La Maison du peuple, le Palais du peuple, le siège du Parlement roumain

Le culte de la personnalité fut mis en branle par deux magiciens : Dumitru Popescu (dit *Dumnezeu* – « Dieu ») qui, lors d'un congrès du parti communiste, compara Ceausescu à Michel le Brave, et Adrian Păunescu qui, dans l'hebdomadaire *Flacăra*, lui consacrait des pages entières d'éloges dithyrambiques. Il n'y avait qu'un pas de là au... « génie des Carpates ». Le *Conducător* le franchit aisément, servi par les artisans et les architectes du « délire des grands ».

L'idée de bâtir un palais naquit après le tremblement de terre de 1977, lorsque Ceausescu fit rechercher à Bucarest une zone « moins sismique ». Légende ? Réalité ? Toujours est-il qu'il avait bien la volonté de bâtir un palais. On cherchait une acropole à Bucarest. On trouva deux buttes : Dealul Spirei et Dealul Mitropoliei.

Quelles étaient alors les conditions sociales, économiques et politiques ?

La Roumanie avait connu depuis la Seconde Guerre deux graves fa-

mines : celle de 1946, due à la sécheresse et aux destructions de la guerre, et celle de 1953, due au Festival mondial de la jeunesse, tenu à Bucarest sous Gheorghiu-Dej. En 1977, aux destructions provoquées par le tremblement de terre s'ajoutaient des travaux improprement appelés pharaoniques, puisque les pharaons avaient du goût et que les pyramides n'étaient pas destinées à les glorifier de leur vivant. « Le grand timonier » roumain voulait réaliser à son « époque d'or » quelques grands travaux : deux canaux reliant le Danube à la mer Noire ; le remboursement de la dette extérieure (onze milliards de dollars) ; la centrale nucléaire de Dobrogea (toujours inachevée) ; de vastes chantiers dans les principales villes ; la transformation des villages en centres urbains par la démolition de l'habitat rural et ainsi de suite.

Malgré le froid dans les logements, l'obscurité dans les rues, la faim, le rationnement, les files d'attente interminables, la gabegie dans l'industrie et l'agriculture, « le grand timonier » voulait réaliser son rêve : une voie royale et un palais dépassant tout ce que le monde connaît. Plus grands et plus beaux que dans les légendes !

Les psychologues ont trop peu étudié l'instinct démoniaque destructeur de Ceausescu. Il haïssait l'histoire, le passé, la tradition et voulait faire disparaître tout ce qui évoquait les voïvodes et les rois, sauf le roi dace Burebista. Il ne voulait voir, dans le béton et le verre, que le présent, c'est-à-dire *le moi suprême* ! Il entreprit partout des démolitions, sans le moindre respect pour le patrimoine architectural et culturel. En Europe, si l'on construit une ville nouvelle, on conserve la vieille ville. On a soigneusement reconstruit le centre des villes détruites par la guerre. Varsovie donne à cet égard un exemple digne d'admiration.

En bordure de la capitale, un palais ? Non ! en plein centre ! Au cœur de la ville ! Des jardins ? Des fontaines ? Oui ! A la place des maisons, des églises, des écoles. Ce que n'avaient pas osé faire Louis XIV, Pierre le Grand, Philippe II ni même Staline (il ne toucha pas aux églises du Kremlin ni à l'église Saint-Basile sur la place Rouge), Ceausescu le fit. Dans les années 1980, un quart de Bucarest fut rasé : maisons, écoles, hôpitaux, églises, monastères, tout disparut, selon les plans des architectes du nouvel édifice. La lutte commença entre divers groupes d'architectes bucarestois. L'intérêt, l'orgueil, le désir de se trouver auprès du « génie », la servilité, la flagornerie, autant de vertus des intellectuels roumains. La conquête du « grand trophée » se jouait entre les architectes Doicescu, Ascanio Damian, Lăzărescu et... Anca Petrescu. Qui gagnait dans un pays où le stakhanovisme tenait lieu de *fair-play* et de critère professionnel ? La qualité ? La valeur ? La conscience du travail bien fait ? Nullement ! Celui qui criait : « Je peux davantage et plus vite, camarade Président ! » *Bolchoï* (en russe « grand ») et vite ! Voilà une devise d'origine bolchevique... Qui gagna ? L'architecte qui proposa le palais le plus grand, celui qui couvrirait le plus de superficie... dans une ville et non pas dans un endroit non bâti. On vit donc gagner la maquette et le plan correspondant au rêve mégalomane d'un dictateur qui rivalisait avec Pol Pot et Kim Il Sung. Et la jeune architecte Anca Petrescu devint la constructrice de l'un des plus grands édifices du monde. L'histoire pouvait commencer, le château de Kafka allait se dresser dans la vieille cité de Bucur (berger dont la légende fait le fondateur de Bucarest, en roumain Bucuresti).

Nous avons vu quel a été le prix payé par la Roumanie de 1979 à 1989, quand ses ressources économiques et financières étaient épuisées et qu'elle

ne recevait pas l'or des Indes comme l'Espagne de Philippe II.

Complétons le tableau : déplacement forcé de nombreux Bucarestois dans des immeubles de banlieue inachevés, sans eau courante ni électricité ; suicides de vieillards qui refusaient de quitter le logement où ils avaient passé toute leur vie ; mort par malnutrition d'enfants handicapés et de vieillards dans les asiles ; recours au travail forcé : outre la troupe, des ouvriers et des artisans étaient contraints de travailler sur les chantiers bucarestois sous la menace de la prison ; épuisement de ressources minérales et matérielles : le marbre de Ruschita fut presque totalement utilisé pour la décoration du palais ; hôpitaux et cliniques manquaient de médicaments, de coton hydrophile et d'alcool, les patients devant subir une dialyse étaient *a priori* condamnés à mort ; les établissements publics (enseignement, administrations, etc.) n'étaient pas chauffés pendant l'hiver.

Aurait-on oublié tous ces détails quotidiens, toutes les souffrances d'un peuple humilié et bafoué par un tyran ? Un pays en proie à la faim, au froid et à la frayeur, les trois F, comme on disait. Un pays épuisé matériellement, moralement, spirituellement. Un pays où la cité idéale, qu'elle fût celle de Platon, Thomas More, Campanella, Huxley ou Orwell, était forgée en fer, béton et verre et où « l'homme nouveau » n'était plus une fiction.

La valeur architecturale et esthétique du Palais du peuple et de l'avenue de la Victoire du Socialisme

Une remarque pour commencer : l'architecte en chef, Anca Petrescu, faisait seulement des propositions sur la plupart des questions concernant la construction du nouvel édi-

fice. L'aspect extérieur, la hauteur et la forme générale du palais relevaient de la décision du « grand architecte ».

L'avenue de la Victoire du Socialisme est de style néoclassique XIX^e. Un style néohaussmannien. Mais où est l'innovation ? L'inspiration ? L'originalité des créateurs modernes du XX^e siècle ? Qu'est-ce qu'apporte de nouveau ce boulevard-tunnel long de dix-huit kilomètres, jalonné de fontaines de mauvais goût ? Uniquement ses proportions : la longueur et la largeur. Une seule volonté : le gigantisme dépassant toute dimension humaine afin d'écraser l'individu anonyme. Un signe du pouvoir absolu et de l'insignifiance du quidam qui y déambulait...

Le Palais du peuple illustre le style néoconstructiviste des années 1960, inspiré du modèle stalinien (par exemple, l'université Lomonossov à Moscou ou Casa Scînteii à Bucarest). Le parvis (assez grand pour accueillir plus d'un demi-million de personnes qui auraient écouté les discours, applaudi et scandé « Ceausescu et le peuple ! ») est inspiré de la place centrale de Pyongyang et de la place Tien An-men de Pékin.

Face à ce mélange de styles architecturaux dépassés depuis longtemps, dépourvus d'innovation, de hardiesse et d'originalité, peut-on encore parler d'une « réalisation esthétique » excusant la destruction irrémédiable de valeurs humaines et matérielles ? Une certaine particularité confère au palais, au parvis et à l'avenue un caractère unique. Lorsqu'on se trouve sur le parvis, à l'endroit où se terminent les fontaines, dans l'axe avenue-palais, on éprouve un seul sentiment : *la consternation*. On se sent écrasé et annulé en tant qu'être humain cherchant autour de lui des proportions et des harmonies dans lesquelles il ne disparaîtra pas et se retrouvera lui-même, se réjouira de regarder « un beau palais ».

« La maison est à celui qui la regarde », dit un proverbe chinois. Mais qui pourrait regarder ce palais et souhaiter y vivre ? Une maison doit être un havre d'intimité où l'on est protégé par les murs. Ce n'est pas un hasard si l'on construisit à Versailles le Petit Trianon.

A l'intérieur du palais, les couloirs dépassent de beaucoup la galerie des Glaces de Versailles. On marche lentement, prêt sans arrêt à repousser une agression qui plane dans l'air. Les salles de conférences sont des hangars aménagés à l'horizontale, alors qu'elles sont de nos jours conçues en amphithéâtre et pourvues de toutes les pièces annexes nécessaires aux installations techniques (son, vidéo, traduction simultanée, etc.).

Peut-on parler d'une culpabilité ou d'une responsabilité de ceux qui ont pensé, conçu et réalisé ce projet monstrueux, et notamment d'une culpabilité morale de l'architecte en chef, Anca Petrescu ? Non ! Hors de question ! En Roumanie, personne n'est responsable de rien ! Pas plus les anciens directeurs de prisons ou de camps coupables de crimes que les acolytes de Ceausescu récemment graciés par le président Iliescu.

Les mots de Titu Maiorescu, dans la postface à l'édition de 1874 de ses *Critiques*, sont extrêmement actuels : « Les forces d'un peuple, qu'elles soient morales ou matérielles, sont, à chaque moment donné, en quantité limitée. L'avoir national des Roumains a aujourd'hui un chiffre fixe et leur énergie intellectuelle a également un quotient fixé. On ne saurait jouer impunément avec cette somme des forces, avec le capital de l'entreprise culturelle d'un peuple. Le temps, l'avoir, le pouvoir moral et la vivacité intellectuelle dépensés pour un ouvrage erroné sont perdus à jamais pour l'ouvrage nécessaire et véritable. [...] On a un seul bloc de marbre : si l'on en fait une figure gro-